

La poupée était le vivant portrait de la gamine. Mais un portrait de grandeur naturelle, aux traits finement ciselés, d'une extraordinaire ressemblance.

Seulement, l'expression, au lieu d'être dure et impérieuse comme celle du modèle, avait une douceur et une grâce pénétrantes, exquises.

Et puis quel trousseau ! . . .

On avait dû fouiller tous les magasins de New-York pour le faire, c'était évident.

Rien de ce qui peut servir à une petite fille de dix ans n'y manquait, pas plus les robes que les bijoux, pas plus la lingerie que les futilités.

De telle sorte que cela avait bien plutôt l'air d'objets devant servir à une petite princesse qu'à une poupée.

—A moi tout cela ! . . . s'écriait l'enfant charmée et ravie en poussant des exclamations de joie.

Dis, mère ! tu me laisseras habiller moi-même avec ces robes si belles ! . . . Comme je vais être élégante ! . . . Pas une de mes amies ne pourra m'être comparée ! Je les éclipserai toutes !

—Et à Jonathan Pierce, que voulez-vous que je lui dise, Georges ? demanda sir Pembroke.

Les yeux de la fillette brillèrent comme des escarboucles.

—Qu'il ne tarde de le connaître, dit-elle, et que je l'aime déjà de tout mon cœur ! . . .

Six mois après, Robert ayant brillamment passé ses deux baccalauréats, partit pour New-York où il allait chez les associés de son père apprendre à la fois le commerce, la langue et la commune industrie.

—Ah ! Robert, dit Georgette à son cousin en voyant ses préparatifs de voyage, que je voudrais être à ta place, et aller voir ce M. Pierce si bon, et qui m'envoie de si belles choses ! . . .

—Et maman ? dit le jeune homme qui pleurait comme une source à l'idée de quitter son père et Adèle, tu la laisserais donc seule, papa et Suzanne aussi ? . . .

Elle leva les épaules.

—Ici, dit-elle, on ne m'aime pas, on me gronde toujours, et l'on ne m'a jamais fait de si beaux cadeaux ! . . .

#### QUATRIÈME PARTIE

### LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

#### I.—LOIN DU PAYS

Il était réellement adorable, ce nid que Mme Pembroke avait maternellement préparé pour l'exilé, à côté des pièces habitées par ses fils eux-mêmes.

A part la vue, qui était magnifique, car après avoir dominé les futaies du parc, la rivière de l'Est, Brooklyn, elle s'étendait très loin sur l'admirable baie de New-York, avec ses milliers de vaisseaux pavoisés de tous les pavillons du monde ; avec son fouillis d'îles qui paraissent de loin autant d'émeraudes flottantes dans le miroitement des eaux, en dehors de tout cela, les pièces que devait occuper Robert avaient ce large confortable que les Américains seuls connaissent.

Le cabinet de toilette, avec son système complet d'hydrothérapie, la chambre à coucher haute et claire, la pièce d'étude commune avec Benjamin, tout plaisait aux yeux, était si calme, si paisible, si tranquille, que l'on se serait cru à cent lieues de la grande cité travailleuse et bruyante.

Tout d'abord, les deux jeunes gens causèrent de leurs études, de leurs goûts, de leur avenir.

Benjamin était plus pratique, Robert avait la note artistique plus développée. L'Américain avait tout le côté industriel et commercial déjà très avancé : les études de Robert, surtout pour les sciences, étaient plus fortes et plus solides. En somme, ils se valaient, et sous des apparences différentes, c'était le même esprit droit, ouvert et intelligent.

Au bout d'une heure de conversation, Benjamin dit à son camarade :

—C'est mon cousin Jonathan qui va être heureux de votre arrivée ! . . .

—Comment donc ? demanda le fils de M. de Sauves.

—Oui, c'est lui qui me donne des leçons de chimie, de physique, de mécanique et de dessin. La mécanique, encore ça va assez bien, mais le reste, et surtout le dessin, ça ne veut pas entrer. Tandis que vous, avec vos dispositions naturelles, vous allez faire sa joie.

—Il est donc bien fort ?

—Un véritable talent. Et une passion extraordinaire pour toutes ces choses, qui moi, m'ennuient tant.

—Alors, nous nous entendrons ?

—C'est probable.

—Et parle-t-il français aussi bien que vous ?

—Bien mieux.

—Ce n'est pas possible, vous n'avez pas même l'accent étranger.

—Si, un peu. Tandis que lui, étant de la Nouvelle-Orléans, il prononce le français de naissance.

Robert venait lui-même d'enlever de sa malle les photographies de son père, d'Adèle, de Georgette et même celle de Suzanne qu'il avait religieusement placées au-dessus de sa cheminée.

—Ah ! dit Benjamin, c'est votre famille, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit le fils de Pierre très attendri.

—Voulez-vous me permettre de les regarder ?

—Volontiers. Voici mon père.

—Oh ! comme vous lui ressemblez, et que sir James avait raison de dire que M. de Sauves avait le visage le plus droit et le plus sympathique qu'il eût encore rencontré. Il ne doit pas avoir un ennemi, cet homme-là.

—Il en a eu cependant, dit Robert avec un grand soupir.

Puis montrant le portrait d'Adèle.

—Voici maman, fit-il, les larmes aux yeux. Maman, je me trompe, puisque c'est la sœur de mon père. Mais ma mère, et c'est elle qui en m'élevant et en m'aimant comme son propre fils, l'a remplacée.

—Elle est bien belle.

—Et bien bonne. C'est un tableau parfait auquel il n'y a pas une ombre.

—Et celle-ci ? demanda Benjamin en désignant Suzanne.

—Une gouvernante qui m'a élevé aussi, et qui nous a consacré sa vie à ma cousine et à moi.

—Ah ! la voici, miss Georgie ! . . . Je le reconnais. Vous allez voir sa photographie en bas au salon, à la place d'honneur.

Plus un portrait fait par mon cousin Jonathan, où il l'a entourée de fleurs et d'oiseaux, et qui est bien la plus jolie chose du monde, car il a mis dans ses yeux un peu hautains une expression de douceur et de tendresse extraordinaires. Les ont-ils, ces beaux yeux-là ce sentiment doux et tendre, d'habitude ?

—Rarement, répondit Robert avec un sourire.

Mais Georgette est encore si jeune ! . . . Plus tard cela viendra peut-être.

—Ah ! je l'avais bien deviné. Vous le direz à Jonathan, n'est-ce pas ? . . .

—Oui, pourquoi ?

—Parce qu'il soutenait que c'était la fixité de la photographie qui donnait cet air dur et autoritaire à miss Georgie, et il affirmait qu'il était sûr à la forme de ses prunelles, que l'expression en devait être le plus souvent pensive et rêveuse.

—Oh ! cela jamais ! affirma le jeune homme très convaincu.

La cloche du dîner sonnait.

—Vous m'avez fait causer, dit-il à Benjamin, je ne suis pas prêt.

—Vous avez le temps, ce n'est que le premier.

En effet, la toilette de Robert fut vite terminée, et quelques minutes après, les deux jeunes gens descendaient au rez-de-chaussée de la maison.

La porte du salon était ouverte à deux battants, néanmoins, l'obscurité relative de la pièce, quand on venait du vestibule largement éclairé, ne permettait pas de distinguer les personnes déjà arrivées, pas même les objets qui la meublaient.

—Mais on n'y voit pas du tout, s'écria Benjamin dès le seuil. Maman, voulez-vous me permettre d'ouvrir, afin que mon ami Robert constate combien sa Georgie est belle chez nous ?

—Volontiers, mon fils.

Mais ce qui frappa d'abord les regards du fils de Pierre, ce ne fut ni la somptueuse élégance du ma-

gnifique salon qu'il avait devant les yeux, ni l'admirable peinture représentant Georgette Chaniers dans un coin même du parc, de New-York, entourée de fleurs et d'oiseaux, ce fut un homme debout au milieu de la pièce, souriant doucement à Robert, et lui tendant ses deux mains ouvertes.

Il était de taille moyenne et paraissait presque petit à côté de la stature extraordinaire de sir James Pembroke ; sa maigreur le rajeunissait surtout avec son teint coloré, ses yeux clairs, et ses cheveux d'un blond doré.

Il était habillé de noir, correctement ; et ses habits, quoique confectionnés à New-York, ne lui enlevaient rien d'une tournure svelte et particulièrement élégante.

—Je désirais beaucoup vous connaître, sir Robert, dit-il d'un accent très français, et d'une voix d'un calme parfait.

Pas un muscle de sa physionomie ne bougeait en dépit de ses affectueuses paroles.

Le fils de M. de Sauves laissa tomber sa main dans celle de Jonathan Pierce, et tressaillit.

Cette main, longue et forte, mais d'une extraordinaire blancheur, était plus froide que du marbre.

Il leva les yeux sur son interlocuteur.

Le visage était impassible, plutôt souriant ; les couleurs roses de sir Jonathan n'avaient ni pâli, ni foncé, il sembla seulement à Robert, que les lèvres de l'Américain, subitement blanchies, tremblaient légèrement.

Il devait se tromper, car ce fut de la même voix placide, presque sans inflexion, à coup sur sans émotion qui l'associé de sir James continua :

—Il paraît que mon cousin Pembroke va avoir un fils de plus, et moi un élève comme Benjamin, j'en suis particulièrement heureux.

Robert avait secoué l'étrange impression éprouvée en touchant la main glacée de sir Jonathan.

—Moi, aussi, monsieur, dit-il, je suis extrêmement ému de l'accueil si hospitalier que l'on me fait ici, et je ne saurais jamais en être assez reconnaissant. A vous également, qui voulez bien devenir mon professeur, m'a-t-on dit. Il paraît que vous êtes un artiste d'une très grande valeur.

—Grande valeur . . . non. J'ai seulement un goût très vif pour le dessin de la peinture.

—Voilà un échantillon de ses œuvres, dit Mme Pembroke en montrant le portrait de Georgette.

Robert se retourna.

—Ma cousine ! s'exclama-t-il. Oh ! la chère petite ! . . .

Pour la première fois, l'impassible physionomie de sir Jonathan laissa voir une émotion.

On eût même dit que ses yeux plus brillants s'humectaient légèrement.

Mais un véritable artiste est quelquefois si fier de ses œuvres ! . . .

—Est-elle vraiment ressemblante, miss Georgie, telle que sa photographie me l'a montrée en rêve ? demanda Jonathan de sa voix déjà redevenue calme.

Robert regardait longuement, profondément, la fillette, mais en peintre aussi, peut-être encore plus qu'en cousin.

—Que c'est merveilleux ! dit-il enfin, comme la tête ressort bien vivante et réelle. Et comme elle est posée ! . . . Que d'air, que de lumière ! . . .

—Oui, insista sir Jonathan évidemment flatté, mais elle, l'enfant, comment la trouvez-vous ?

Robert l'examina de nouveau.

—C'est Georgette, dit-il enfin, et d'une ressemblance parfaite, excepté les yeux.

—Ah ! ils sont noirs cependant ?

—Oui, et splendidement beaux ; mais ils n'ont point la douceur pensive, la gravité humide de ceux-ci.

Ils sont plus durs, plus impérieux surtout.

—Ah ! En êtes-vous sûr ?

Le fils de Pierre regarda avec un certain étonnement celui qui lui parlait ainsi.

—Bien sûr, dit-il, et j'aime assez Georgette pour ne confondre ou n'oublier ni un trait de son visage, ni un détail de sa physionomie. C'est une charmante enfant dont le cœur est parfait, et qui au contact de sa mère, deviendra aussi bonne et aussi dévouée qu'elle ; mais pour le moment la douceur n'est pas sa vertu favorite.